

|  |   |   |
|--|---|---|
| <p>pas peur de s'intituler 'les femmes et leurs maîtres'. A quand notre libération?</p> <p><i>Bien À Moi</i>, Marie Savard, les éditions de la pleine lune, Montréal, 1979, 80p., \$50.</p> <p><b>Thérèse Dumouchel</b></p> <p>Pièce à un personnage. Des lettres qu'une femme, qui s'appelait <i>Marquise</i> pour son plaisir, s'écrivait à elle-même il y a dix ans. Et qui restent encore aujourd'hui une des paroles les plus libres et les plus hardies que j'aie entendues. Ca n'a ni queue ni tête, dirent-ils en ce temps-là lorsque la pièce fut jouée par Dyne Mouso au Théâtre de Quat'sous. Si tant guerriers qu'ils sont, me souffle la Marquise, il leur faut toujours un taureau à prendre par un bout ou l'autre.</p> <p>Un oeil sur les lieux communs du discours qu'elle découd et faufile à sa guise. L'autre oeil sur leurs comédons, qu'elle nous rend si visibles que même leur crème à barbe n'arriverait pas à les cacher. Et le troisième oeil sur elle-même, mise à distance d'elle-même. La Marquise se voyant vue par eux, s'en parle et en répond dans tous les sens du mot. Se fait l'amour jusqu'à devenir enfin maîtresse d'elle-même</p> <p>Sortie de leur miroir!</p> <p>Intention soutenue de jeu avec les lieux communs du discours et ses divers niveaux sociaux, qui tourne en dérision l'omniprésente parole du Père en y glissant toujours 'l'inessentielle' parole des femmes. Extraordinaire éclat de rire. Ça les a fait tellement rire jaune cette profanation de la statue du Père en chacun d'eux qu'ils ont préféré <i>dire</i> que c'était une bouffonnerie. Quant à cette traversée du miroir des hommes que la Marquise effectue en s'écrivant à elle-même, à peu près personne ne s'en est aperçu, tellement les unes et les autres restaient prises au piège du reflet de son désir à Lui pour Lui en nous toutes.</p> <p>Dans l'avant-propos à sa pièce qui vient d'être éditée, Marie dit de sa Marquise: <i>C'était une féministe qui s'ignorait et heureusement d'ailleurs. Elle se serait sentie bien trop seule à cette époque.</i> Par sa construction, dédoublement du personnage pour mieux se voir telle que vue, par ses jeux d'écriture qui font vaciller ce discours dont le sujet fut toujours mâle, par son sens qui révèle la prise de conscience par la Marquise de son être mystifié, <i>Bien à moi</i> est bien un texte féministe. A ma connaissance le premier, ici du moins. Pour l'histoire de l'écriture des femmes, il fallait absolument que les lettres de la Marquise soient publiées. C'est fait. <i>Nous autres les femmes, notre réalité</i></p> | <p>dépasse notre fiction, dit Marie. Toutes celles qui ont pris le parti d'en rire parce que, dit-elle encore, <i>le rire est subversif</i>, auront bien du plaisir à lire <i>Bien à moi</i>.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i>, Le théâtre du remue-ménage, 1979, 87p.</p> <p><b>Lucie Lequin</b></p> <p>Créé en 1977, cette pièce témoigne des ressources créatrices de femmes ordinaires qui ont osé écrire ce qui leur mijotait dans la tête et qu'elles taisaient. A la suite d'un atelier de théâtre donné par le Service des loisirs de la ville de St-Bruno, trois des femmes inscrites décident de poursuivre leur recherche et de dire 'les femmes-bungalows'.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i> fait état d'une véritable théâtralité: le décor stylisé, les masques, la musique, les chansons, les poèmes, l'éclairage, les gestes, les chœurs, les monologues sont autant de signes, de langages théâtraux qui démystifient la 'vie de rêve' des femmes de banlieue.</p> <p>Certes, ces femmes d'âge différent reconnaissent leurs avantages matériels, mais plus important, elles disent leur malaise, leur ennui. La télévision, les sorties, l'écriture, les associations ou encore les cours au Cégep ne sont qu'évasion et ne s'attaquent pas à la racine de leur mal: le silence. Seule Nicole, qui suit les cours au Cégep, semble plus conscientisée et surtout, elle est prête à agir. Comment se réveiller avant que 'le ciel [leur/nous] tombe sur la tête!?' Comment se guérir de la folie galopante (mariage, enfants)? Comment trouver sa spécificité?</p> <p>ma face s'efface<br/>en d'sous des masques<br/>dis-moi donc qui je suis<br/>j'le sais pas, j'le sais plus<br/>j'pense que j'l'ai jamais su</p> <p>Pour se désennuyer, pour se réunir et surtout pour éprouver leur nouvelle solidarité, quelques voisines décident de monter une pièce. Avant la première, tour à tour, chacune se démasque et fait le point avec elle-même. Réjane dit sa solitude malgré un mari et cinq enfants. A quarante-cinq ans, elle apprend à parler. Louise dénonce la vie à deux: elle refuse d'être la chose de son mari. Francine s'en prend à la vie de famille qui l'épuise. Elle crie son exaspération. Albertine révèle la jalousie qu'elle ressent pour sa fille. Hélène avoue qu'elle a honte de ses parents, honte apprise en étudiant hors de son milieu. Toutes ont exorcisé leur problème et peuvent maintenant danser et apprendre 'à vivre toute</p> | <p>nue, en plein soleil'.</p> <p><i>La Vraie Vie des masquées</i> n'est pas un texte révolutionnaire. Les thèmes traités ne sont pas nouveaux. Pourtant, cette pièce écrite et jouée par des femmes sans expérience théâtrale est une oeuvre intéressante: ces femmes de banlieue disent selon leur vécu des problèmes partagés avec un grand nombre de femmes. Elles osent parler, écrire et jouer. Voilà un exemple à suivre.</p> <p><i>Les Femmes dans la société marchande</i>, Andrée Michel, collection Sociologie d'aujourd'hui, PUF, Paris, 1978, 198p.</p> <p><b>Solange Boucher Guérin</b></p> <p><i>Ma mère travaille pas.<br/>C'est pas de sa faute;<br/>. . . a trop d'ouvrage.</i></p> <p>Yvon Deschamps</p> <p>Cette boutade fait rire en soulignant deux contradictions. En réalité on dit: ma mère ne travaille pas pour un salaire: elle est chargée de bien trop de tâches non payées qui lui sont laissées par sa famille. Bien sûr, on ne peut lui reprocher de ne pas gagner d'argent. Elle n'est pas responsable de ce qui lui arrive. Mais exprimé clairement, c'est moins comique.</p> <p>La voix populaire dénonçait le problème d'injustice sociale le mieux dissimulé, celui qui naît du fait que la production (matérielle ou non) de l'activité des femmes dans leur foyer est <i>rendue invisible</i> ou occultée.</p> <p>Dans notre société marchande, c'est l'argent qui est le symbole de l'échange et de tout ce qui a de la valeur, matérielle ou non. Ainsi, tout travail a son prix: autant le spectacle, le poème que le travail au tricot. Mais pour le travail de la femme dans son foyer, tout se passe comme si la société l'exploitait sans s'en apercevoir. On semble considérer que son travail ménager compense juste le gîte, le couvert et le droit à une vie décente.</p> <p>Le livre d'Andrée Michel démontre que la femme est toujours en retard d'au moins une époque. 'L'époque théologique, décréta qu'elle n'avait pas d'âme à une période où l'âme primait le corps. Plus tard, quand l'homme découvrit son corps, on le refusa à la femme en créant (pour chacun des sexes) une double morale sexuelle. Maintenant que les valeurs productives dominant, on refuse aux services domestiques des femmes, une valeur de production et l'équivalent monétaire qui la signifie vis-à-vis de la communauté.'</p> |
|--|---|---|

|  |   |  |
|--|---|--|
| <p>Ce que la femme donne dans son foyer, c'est l'amour . . . Don gratuit ayant la particularité de l'élever sur le plan moral en dehors des sphères matérielles. Le grand piège de l'amour, c'est l'attente de la disponibilité inconditionnelle de la femme pour les tâches domestiques, phénomène <i>naturel</i> . . .</p> <p>Ce que veut prouver la recherche d'Andrée Michel est que si la production domestique était évaluée, enregistrée au produit national brut (PNB) et contribuait clairement à sa croissance, le statut de la femme qui s'y consacre serait mieux défini. D'ailleurs ce 'travail domestique' serait enregistré au PNB s'il n'était accompli par les mères de familles mais par des domestiques.'</p> <p>L'organisation de la consommation est un service au mieux-être des bénéficiaires. Dans une famille, ce sont les membres non participants qui bénéficient le plus, parce que le temps soustrait aux nécessités de l'entretien et de la gestion devient du temps de loisir. Avoir du temps pour les loisirs permet de réaliser les choses que l'on aime ou qui ont de la valeur à nos yeux. La question qui se pose donc dans les ménages est de savoir qui a le plus de temps de loisir, étant donné que le travail ménager n'est pas du loisir. . . Bien sûr, les femmes aussi bien que leur famille profitent de l'amélioration du niveau de vie familial auquel leur labeur contribue directement. Mais, les recherches démontrent que les femmes, qu'elles restent à la maison ou qu'elles cumulent les tâches domestiques et professionnelles ont, globalement, <i>moins de temps de loisir</i> que les hommes, célibataires ou mariés, donc, moins de temps pour mettre à profit le niveau de vie atteint par la famille.</p> <p>'En se mariant, les hommes effectuent par jour deux fois moins d'heures de production domestique que durant leur vie de célibataire (4 contre 8), tandis que l'inverse est vrai pour les femmes (40 contre 20). Ainsi, ce ne sont pas seulement les enfants qui grèvent le budget-temps des femmes mariées, mais aussi les maris, car en se mariant, ceux-ci se déchargent d'une partie des tâches domestiques sur leurs épouses.'</p> <p>Le femme donne bien du temps au travail domestique, temps qu'elle soustrait aux opportunités de carrière ou de promotion quand elle en poursuit une quand même. En conséquence, surtout la femme qui reste au foyer, demeure à la merci de la générosité et de la qualité de l'amour que lui prodigue son mari . . . avantages qui peuvent lui être retirés sans préavis. Le mari, lui, en possession de plus de temps de loisir, peut se parfaire et se</p> | <p>consacrer à l'avancement de sa carrière. La femme a alors à jouer le rôle de soutien, maintenant l'image de marque à un niveau respectable. Si dans les ménages plutôt pauvres, la femme produit davantage de biens matériels consommés au foyer: repas faits entièrement à la maison, couture et réparations, etc, dans les familles à fort revenu, la femme, consacrant moins de temps aux tâches matérielles économiques, doit rendre des services forts rentables à long terme pour son mari, autant par son rôle de soutien que par le maintien de l'image de marque de sa représentation sociale.</p> <p>Le développement humain est un apprentissage de tâches vitales d'une personne par une autre, un investissement de travail unilatéral. Pourtant, la société rend invisible ce travail de la femme.</p> <p>La femme a habitué la société à <i>donner sans compter</i>, attitude traditionnellement valorisée. Pourtant, un nouvel esprit de compte remontant à la naissance du capitalisme et à la société de marché et qui consiste à mettre en balance les avantages et les inconvénients, les profits et les pertes a fini par achopper à la production féminine, parce que celle-ci ne reposait pas sur une véritable organisation de l'échange dans le mariage, mais sur la réciprocité, et il n'y a pas d'égalité dans la réciprocité. Tout dépend de la valeur subjective accordée à ce qui est donné. Une personne peut considérer donner beaucoup quant à elle, et la personne qui reçoit, penser que c'est bien peu ou espérer que les dons à venir compenseront le manque à gagner.</p> <p>'Mais son service au bonheur des siens implique la subordination de ses préférences à celles des autres.' C'est un homme qui parle, J.K. Galbraith.</p> <p>La solution proposée dans ce livre est de porter la production des familles au PNB. La problématique étudiée dans ce livre aurait avantage à être examinée de très près par toutes les personnes qui travaillent à la justice sociale.</p> <p><i>Simone De Beauvoir</i>, de Josée Dayan et Malka Ribowska, Editions Gallimard, 1979, 92p.</p> <p><b>Michel Euvrard</b></p> <p>Ce livre est la transcription des dialogues du film de Josée Dayan et Malka Ribowska qu'on a pu voir à la télévision. On constatera à le lire qu'il ne dit pas grand'chose sur Simone de Beauvoir, sa vie, la composition de son oeuvre, ses rapports avec Sartre, etc., qu'on ne savait déjà ou qui ne se trouve sous une</p> | <p>forme plus intéressante, moins rapide dans ses livres. Seul peut-être le dialogue entre les deux soeurs, Simone et Hélène, sur leur enfance évoque-t-il des sentiments encore vivants: comment la petite soeur a vécu la 'passion' de son aînée pour Zaza, que celle-ci a racontée dans <i>'Mémoires d'une jeune fille rangée'</i>; mais cela ne dure pas longtemps, pas plus que l'évocation par Olga Bost et Colette Audry de leur rencontre de Simone de Beauvoir du lycée de Rouen où elle fut le professeur de philo d'Olga et la collègue de Colette. Ces moments intéressent dans le film à cause des visages, des regards, des voix, des aller-retours dans le temps entre les images d'alors, photos des lieux et des personnages, et ces dames aujourd'hui, entre ce qui est dit aujourd'hui et les extraits de l'oeuvre — qui ne sont pas repris dans le livre.</p> <p>Le plaisir que prend au film la lectrice de Simone de Beauvoir tient à ce qu'elle voit et entend parler les personnages de ses livres; comme ceux-ci ont vieilli, elle cherche à faire coïncider l'idée qu'elle se faisait d'eux et ce qu'elle voit. Ce plaisir est absent du livre: il est incompréhensible que la maison Gallimard, qui édite Simone de Beauvoir, n'ait pas inclus dans le livre les extraits d'oeuvres lus dans le film, et qu'en plus il n'y ait pas une photo. Si le livre avait constitué, comme le film, un montage des paroles dites, de textes lus, de documents du passé, photos et manuscrits, et de photographies du film, il aurait été un document propre à stimuler une relecture des oeuvres et à l'accompagner. Tel quel, il a tout l'air d'une opération purement commerciale: on a simplement voulu 'sortir' simultanément le film et le livre; n'importe quoi pourvu que ça se vende.</p> <p><i>Simone Weil. Philosophe, historienne et mystique</i>, Communications regroupées par G. Kahn, Aubier-Montaigne, 1978, 381p.</p> <p><b>Michel Despland</b></p> <p>Dans les années 30 Simone Weil fut une brillante normalienne. Elle devint agrégée en philosophie. Cette ancienne élève d'Alain, (l'âme est le refus du corps), excellente helléniste médite sur la liberté, Dieu, le mal. Elle s'achemine vers un dualisme dont témoigne le titre d'un de ses livres <i>La Pesanteur et la grâce</i>. Platon et sa caverne l'amènent aux Évangiles, mais devenue chrétienne, elle ne demande pas le baptême, elle reproche à l'Eglise de tenir à l'Ancien Testament, cette Bible de la cruauté, où Dieu ne se sent pas coupable</p> |
|--|---|--|